



JOANNIC ROYER BELLAIS

PERDUS

ROMAN

Lauréat - Émotions

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Joannic Royer Bellais

Perdus

© Joannic Royer Bellais, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-4963-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Julie bien sûr, et à toute ma tribu.

À tous ceux que j'ai croisés sur leur long et douloureux chemin de l'exil.

"Il m'avait toujours paru que le vieillissement préparait au vieillissement"

Romain Gary

Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable

"L'exil c'est la nudité du droit."

Victor Hugo

Correspondances

CHAPITRE UN

Je pars à 5 h 47 d'une maison silencieuse, pour attraper l'Eurostar de 7 h 13. Le moins cher que j'ai trouvé. Le jour se lève à peine. Sandra dort profondément. Ou alors elle fait semblant, mais ce n'est pas dans ses habitudes ce genre d'enfantillage. Hier soir, elle m'a vaguement souhaité bon voyage avant de s'assoupir de son côté. Sans ouvertement faire la tête, elle s'est contentée, depuis mon annonce, d'une courtoisie élémentaire à mon égard, celle des longues scènes de ménage muettes et souterraines. Je me suis efforcé de ne pas y prêter trop d'attention, même si malgré moi, je ne peux m'empêcher d'interpréter chacun de ses gestes ou de ses paroles, en me demandant jusqu'où ma petite rébellion risque de nous entraîner. J'essaye néanmoins de ne pas donner à ce moment une importance démesurée, de ne pas réfléchir, juste de continuer à me laisser porter par ce souffle de volonté qui m'habite depuis quelque temps.

Je descends sur la pointe des pieds. J'ai l'impression de fuguer, de partir en douce. Pourtant j'ai dit au revoir aux enfants la veille, après avoir préparé le terrain la semaine d'avant. Répartition des corvées, tours de garde de Chloé après le départ de la baby-sitter, tout est planifié jour par jour, heure par heure, inscrit dans un tableau Excel en couleur placardé sur le frigo. 20 ans de régie ça laisse des stigmates.

Après m'être un court moment imaginé « on the road », avec mon sac à dos, mon vieux jean déchiré, et mon cuir sans âge exhumé du fond de l'armoire et des années 90, je me suis finalement évité le ridicule et j'ai opté pour une valise à roulettes, un pantalon sans trou et un trench noir Burberry, indispensable pour affronter la météo anglaise. Une tenue qui, à mon grand désarroi, colle parfaitement à ma silhouette de presque cinquantenaire et que je porte avec le naturel arrogant d'un directeur financier en week-end à Cabourg.

J'ouvre tout doucement la porte. Surpris par le vent qui souffle et s'engouffre dans la maison, je referme vite. Dans les jardins, les arbres sont agités. Je m'attendais au silence serein de l'aube, c'est en fait le bruissement hostile de la tempête qui accompagne mon évasion de ce quartier de pavillons en meulière

surélevés, comme un premier signal que je décide de ne pas écouter. Je suis un chat qui saute chez le voisin, sans savoir ce qu'il y a derrière et sans réfléchir à son retour. Le bruit des roulettes de ma valise qui résonne dans cette rue paisible et huppée de Courbevoie, ce n'est pas celui du directeur commercial d'à côté, ou de la DRH d'en face, qui courent à Roissy prendre leur avion pour New York ou Bombay. Ce bruit sur les pavés de cette allée que j'ai baptisée « des directeurs », c'est celui de la liberté. À ce moment précis, je ne ressens presque plus rien, juste l'air frais qui entre et sort de mes poumons. C'est comme si je partais sur un coup de tête, je renoue avec une insouciance juvénile jouissive.

En arrivant à la gare de Bécon, l'insouciance présente déjà la facture. Je n'ai pas pris la peine de vérifier que la circulation des trains était normale, événement que je sais pourtant rarissime sur cette ligne. Le trafic est une fois de plus ralenti en raison de problèmes techniques et le prochain train ne passera que dans vingt minutes. Je calcule rapidement. Aller à pied à la gare d'à côté, ou attendre. Mais pour être à temps gare du Nord, il ne me reste plus que le vélo.

Demi-tour au pas de charge. À nouveau, j'emplis mon voisinage du bruit des « roulettes de la liberté ». Je pourrais encore rentrer à la maison, et retourner me coucher en respectant ce deuxième avertissement. Mais je me sens dans une de ces phases enivrantes où chaque obstacle ne peut que renforcer ma détermination. J'attrape le vélo dont on se sert pour faire les courses et je repars, la valise attachée sur le porte-bagages, en pédalant vigoureusement contre le vent. Mon manteau se gonfle comme un parachute, voilà donc pourquoi on moule les cyclistes dans des tee-shirts trop petits pour eux. Ça commence à ressembler à l'Exode cette histoire.

Sept interminables kilomètres plus loin, j'arrive gare du Nord. J'accroche le vélo sur l'esplanade, à peu près persuadé que je ne le retrouverai pas à mon retour et cours vers les voies. Juste à temps pour me faire coincer derrière les impitoyables portes d'accès au quai de l'Eurostar. Se présenter au plus tard 30 minutes avant le départ de son train n'était donc pas qu'un conseil bienveillant, mais une obligation. Le Royaume-Uni s'est désuni de l'Union. C'est de nouveau un pays étranger avec douane et contrôle de passeport. Nouvelle sanction du destin, ou simple incompatibilité avec le monde ferroviaire peut-être.

Je prends cinq minutes pour digérer ce premier échec et puis je commence à chercher une solution sur mon téléphone. Les trains suivants affichent des tarifs

de dernière minute prohibitifs, en tout cas pour le budget que je me suis alloué. J'ai peut-être été présomptueux en m'engageant à n'utiliser que les 1563,60 euros qui dormaient sur le compte d'Amapola Productions. J'ai estimé que cela suffirait à payer le voyage, trois ou quatre nuits d'hôtel, mes repas et mes faux frais. Dans un élan de bravoure inconsidéré, je suis même allé jusqu'à ne prendre que la carte de la boîte. À moins que ça ne soit une confiance relative dans ma capacité à tenir mes engagements. Heureusement, Sandra a trouvé complètement ridicule que je veuille payer moi-même la baby-sitter qui allait me remplacer. J'ai mollement protesté avant de remballer avec dignité et fermeté, ma proposition.

J'explore l'éventail de possibilités qui s'offrent à moi pour rejoindre la capitale anglaise à moindre coût. Le ferry est abordable, mais nécessite un moyen de me rendre jusqu'à Calais ou Dunkerque, et je n'envisage pas l'auto-stop. Le car semble la seule alternative qui ne grèverait pas mon budget. Je peux regagner Londres pour 42 euros. À condition de partir ce soir à 23 h, et de passer par Bruges. Treize heures, pour un trajet qui se fait normalement en trois. Mon voyage dérive en mode routard. Je me suis habitué très vite à ne plus compter en dessous d'une certaine somme, le chemin inverse est plus long et moins naturel.

Je ressors de la gare sans la moindre idée acceptable et qui rentre dans le budget que je me suis autorisé. Je n'ai aucune envie de revenir à la maison partager mes déboires. J'ai besoin d'un café, et de calme. Il me paraît urgent d'éviter toute nouvelle précipitation et de prendre le temps de réfléchir. J'erre quelques instants sur l'esplanade. Paris le matin, gare du Nord, la vie quotidienne, tous ces destins pressés qui semblent savoir où ils vont et moi au milieu qui piétine dans mon indécision. Tout à coup, j'aperçois une silhouette qui s'affaire autour de mon vélo. Je mets un paquet de secondes avant de comprendre que c'est bien sur le mien que s'opère une tentative de vol. Il n'est attaché qu'avec un antivol trop rudimentaire pour résister à un coup de cisaille. J'ai un temps d'arrêt, ne sachant trop quoi faire, courir, hurler au voleur... Une sorte de réserve sociale absurde m'empêche de me donner ainsi en spectacle sur l'esplanade d'une gare remplie d'inconnus que je ne reverrais pourtant jamais. À moins que ce ne soit la peur d'un affrontement. De là où je suis, j'ai du mal à évaluer la force physique de mon adversaire potentiel et encore moins son degré d'agressivité, source de surprise, qui peut donner l'avantage au plus faible. Et puis je me rappelle tout à coup qu'en plus de l'antivol inutile, il y a ce truc dont je ne connais pas le nom et qui bloque la roue arrière. Par réflexe, je l'ai

verrouillé aussi. Quand il s'en apercevra, le voleur renoncera et je pourrais récupérer mon bien. Mais la silhouette ne se démonte pas et embarque le vélo sans difficulté sur son épaule, malgré son poids. C'est la goutte d'eau, la sensation que ce voyage est maudit depuis le début, qu'une force surnaturelle veut m'empêcher à tout prix d'arriver à mes fins. Soit, j'abdique, soit je lutte, jusqu'au bout, je me bats contre la destinée que tente de m'imposer je ne sais quelle divinité hostile. Je me mets spontanément à presser le pas en direction du voleur, presque à courir en traînant ma valise. Sans crier, toujours cette réserve. Je m'embarque dans une sorte de filature lunaire, avec l'espoir irrationnel de dérober à mon tour ce qui m'appartient, sans heurt et sans violence. Ou de croiser un représentant des forces de l'ordre. Pourtant si je voulais bien prendre le temps de réfléchir, je me rendrais compte que je n'en ai pas besoin de cette bicyclette, mais je me laisse guider par mon instinct de propriétaire.

Même avec un vélo sur le dos, l'homme avance vite. Je n'arrive à le suivre qu'à grandes enjambées. Je n'ai de toute manière pas véritablement envie de le rattraper. L'idée d'avoir éventuellement à me battre pour récupérer cet engin me semble ridicule et effrayante. Surtout après l'avoir vu se jouer de ces quatorze kilos de bicyclette hollandaise « made in china ».

Il contourne la gare par la rue de Maubeuge, puis, après avoir traversé Barbès et le métro aérien, s'engage rue du Département. Nous longeons un immense mur tagué, puis passons à nouveau au-dessus des rails qui auraient dû me conduire à Londres. Il s'engouffre tout à coup à l'arrière d'un immeuble moderne qui surplombe la voie ferrée, en franchissant une grille entrouverte. Je le suis à bonne distance, en me disant qu'il va certainement déposer son butin dans un coin à l'abri, avant de continuer sa « journée de travail ». J'avance prudemment, avec ma valise qui rebondit sur les cailloux, en commençant à me dire que ça n'est pas une très bonne idée de m'aventurer dans ce coupe-gorge. Alors que je suis sur le point de renoncer, écoutant enfin ma trouille naturelle, l'étroit chemin qui semble n'avoir aucune utilité, finit par déboucher sur une cour. Je me retrouve tout à coup observé par une dizaine de personnes, Africaines pour la plupart, si je me fie à leur couleur de peau. Des hommes surtout, quelques femmes avec des enfants, qui font la queue devant une porte vitrée. Ils ont l'air aussi surpris que moi. À ce moment, je me demande effectivement à quoi a rimé cette course poursuite et pourquoi j'ai tant tenu à essayer de récupérer ce vieux vélo. Je réfléchis à la manière d'opérer un demi-tour discret, l'air de rien. Je n'envisage même pas de demander si quelqu'un a vu

passer mon voleur. Une des femmes se penche vers l'intérieur de l'immeuble et crie :

— Issa !

Un visage sombre et osseux, parcouru de longues rides verticales et encadré d'épaisses lunettes, surgit de la fenêtre du premier étage. La femme me désigne du regard. Celui qui doit être Issa me fait signe d'attendre. J'obéis, déjà soumis à l'autorité des lieux. Son interminable silhouette courbée et décharnée apparaît quelques secondes plus tard dans l'encadrement de la porte. Il vient lentement à ma rencontre et me tend sa main avec un grand sourire.

— Xavier, je suppose ? Ravi que vous ayez pu venir quand même, un coup de main sera bien utile.

Par réflexe, je lui serre la main avant de signaler le malentendu.

— Ah, et vous êtes ?

Je me sens obligé de me présenter.

— Frédéric Lenoir.

— Docteur Issa Sambe, je suis le responsable du centre. Vous cherchez quelque chose ?

J'esquisse un sourire un peu bête et en regardant autour de moi je tombe sur mon voleur. Un gamin qui ne doit pas avoir plus de 15 ans. Le vélo est posé derrière lui. Je me doute qu'il a compris, et ça a duré suffisamment longtemps pour que mon interlocuteur se retourne vers lui. L'adolescent se décompose. Je m'empresse de répondre.

— Rien, je crois que je me suis trompé d'adresse.

Le docteur Issa Sambe revient vers moi. Au fond d'un tunnel de verres correcteurs pour grands myopes, ses yeux s'agitent avec intelligence et m'étudient. Tout chez lui respire la sérénité et la douceur. Il me regarde de haut en bas. Il doit se demander comment j'ai atterri ici, avec mon jean ajusté, mes Converse usées dans les règles de l'art, ni trop neuves, ni trop vieilles et mon petit pull gris en cachemire sous mon Trench Coat de marque. Il hésite quelques secondes avant de continuer :